

LES CONDITIONS ÉCONOMIQUES DU CONGO.

Au moment où le roi des Belges vient de prendre, avec l'assentiment de notre Parlement, le titre de souverain de l'État neutre du Congo, il peut être intéressant, en attendant le livre annoncé de Stanley, de résumer ici les appréciations des missionnaires anglais et du grand explorateur lui-même, au sujet des conditions économiques de cette vaste région, qui désormais nous offre un intérêt tout spécial. Je ne puis m'empêcher de regretter que cette noble et grande œuvre ait perdu, en partie, son caractère international. Est-ce une utopie de croire qu'elle eût pu le conserver? Quand M. Gustave Moynier et moi, nous avons, les premiers, parlé de neutraliser et d'internationaliser le Congo¹, on a dit aussi que c'était une chimère. Cependant, bientôt notre idée reçut le précieux appui de deux de nos éminents collègues, Sir Travers Twiss et le regretté professeur Arntz, puis celui de l'Institut de droit international lui-même dans sa session de Munich (1883). Récemment, grâce aux sympathies que l'Europe tout entière a accordées à l'initiative si généreuse et si glorieuse de notre souverain, un immense État neutre, chose inouïe dans l'histoire, a été constitué, dans le bassin du Congo, par l'accord unanime des puissances; seulement le caractère international n'existera plus que dans le régime appliqué à l'embouchure du grand fleuve. Cette action internationale n'aurait-elle pas pu s'étendre plus loin? Ne sera-t-elle pas nécessaire, notamment, pour assurer la construction du chemin de fer du Stanley-Pool, condition indispensable de l'exploitation

¹ Voyez l'étude consciencieuse de M. Charles Faure : *La Conférence africaine de Berlin*, et le remarquable Rapport de M. G. Moynier, dans l'*Annuaire de l'Institut de droit international*. Années 1883-1884.

du bassin supérieur? Certes, si l'esprit d'entreprise et les capitaux belges suffisent, je ne serai pas le dernier à m'en réjouir; mais peut-on l'espérer? En tout cas, les travaux de la Commission internationale du Danube, dont le délégué français si éclairé, M. Lavertujon, me traçait récemment le tableau, prouvent qu'un comité de ce genre, constitué par les États civilisés, peut poursuivre l'amélioration de la navigation sur une rivière, intéressant l'Europe entière, d'une façon scientifique et suivie, malgré les rivalités ou les dissentiments qui parfois surgissent. Je ne vois pas pourquoi l'action internationale, appliquée par la Conférence de Berlin à la partie inférieure du Congo, n'aurait pas pu l'être aussi à la partie supérieure.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il est important maintenant de savoir, c'est quelles sont les ressources de ce vaste territoire, en réalité tout un monde, qui s'ouvre à l'activité de l'Europe, et comment on pourra tirer parti des richesses qu'il renferme.

Voici d'abord un résumé du rapport que publie la mission baptiste. On peut dire que le voyage des missionnaires protestants T. J. Comber et George Grenfell, à bord du *Peace*, ce steamer dont nous avons déjà donné une description ici même, jette une lumière nouvelle sur le pays traversé par le Congo et sur ses habitants. Nous sommes heureux d'avoir par eux des nouvelles du colonel sir Francis de Winton, administrateur en chef de l'Association internationale et gouverneur actuel du Congo, qui les a accompagnés, avec son secrétaire M. Gill, dans une partie du voyage. Ceux-ci leur furent d'un grand secours et ne dédaignèrent pas de mettre la main à l'œuvre pour tenir le gouvernail, cuire le pain, couper le bois, les encourageant par leur gaieté et leur entrain. Chose assez curieuse, les missionnaires avaient pris avec eux huit élèves de leur école. Ces petits négrillons s'imaginaient naïvement que le monde finit aux arbres qu'on aperçoit du jardin de la mission. Mais quoiqu'il fût très désirable d'étendre un peu leur horizon, ils furent un sujet d'inquiétude pour leurs professeurs pendant tout le voyage. Tantôt ils se brûlaient à la chaudière, tantôt ils tombaient dans l'eau et, comme ils ne savaient pas nager, on avait grand-peine à les repêcher, sans parler

du danger qu'ils couraient d'être dévorés par les crocodiles, très nombreux en ces parages. Cependant, ces gamins leur furent souvent fort utiles pour renouveler, chaque jour, la provision de bois destiné à alimenter la chaudière. Il fallait au moins trois ou quatre heures d'un rude labeur, auquel tout le monde prenait part, pour se procurer le combustible nécessaire au reste de la journée. La vitesse du navire dépendant de la qualité du bois, variait entre une et trois lieues à l'heure. Malgré cette difficulté, le voyage en steamer paraissait un jeu en comparaison des précédentes expéditions en chaloupe à rames, où l'on voyait les rives sablonneuses et monotones du Congo se prolonger indéfiniment. Cette fois aussi, la tente leur fut d'un grand secours contre le soleil et la pluie, car, bien qu'ils fussent partis pendant la saison la moins chaude et la plus sèche, ils n'étaient pas à mi-chemin, quand la chaleur commença à sévir, et la saison des pluies était arrivée quand ils atteignirent Mangala.

Les missionnaires baptistes qui ont entrepris l'évangélisation du Congo sont de plus en plus convaincus de l'utilité de leur œuvre, et c'est dans le but de donner des renseignements plus exacts que ceux des journaux, qu'ils envoient à leurs frères anglais un récit détaillé de leur voyage.

Ils se mirent en route le 7 juillet et, après deux jours de navigation sur la partie étroite du Congo, longue d'environ trente lieues, ils arrivèrent en face de la station française de Gauchus, située sur la rive droite. Ayant atteint Kwamouth, la quatrième station internationale après Léopoldville, ils se décidèrent à remonter la rivière Kwa, qui avait été explorée, il y a deux ans, par Stanley. La rivière Kwa, venant du nord-est, coule pendant près de dix lieues entre des collines de sable de 50 à 100 pieds de hauteur, couvertes de broussailles et d'herbe dure. Le fond de la vallée est garni de bois, mais la navigation est rendue dangereuse par des récifs à fleur d'eau.

C'est sur les bords de cette rivière que MM. Comber et Grenffell ont rencontré les plus beaux spécimens de la race africaine. Bien faits, intelligents et relativement industriels,

les Wabumas sont les meilleurs commerçants de tout le fleuve. On voit souvent des flottilles de 10 à 20 de leurs canots, fortement chargés, en route pour Stanley-Pool, où les chutes forcent les voyageurs à prendre la voie de terre. Il y avait parfois des vents d'est si violents que l'eau balayait le pont du steamer et que sa marche s'en trouvait ralentie.

Pendant qu'ils étaient à l'ancre en face de Mushie, la capitale de ce pays, ils avaient souvent autour d'eux une trentaine de canots, montés par des hommes leur offrant toute espèce de marchandises. Les Wabumas sont aussi de bons artisans. Ils construisent leurs propres canots et en vendent en grand nombre. Il s'en trouvait une centaine sur les bords de la rivière qui n'attendaient que des acquéreurs. On les équarrit grossièrement dans la forêt, puis on les achève près de la bourgade, formée d'une série de petits hameaux. On peut toujours espérer le développement d'un peuple qui ne méprise pas les travaux manuels.

Les Batekes, au contraire, trouvent en dessous de leur dignité de porter eux-mêmes leurs poules et leurs œufs au marché. Chacun d'eux se fait suivre par une couple de jeunes garçons.

A Mushie, la reine Nga-Nkabi, femme énergique et capable, qui sait ce qu'elle veut, et gouverne bien ses sujets, avait consenti à servir elle-même de pilote au steamer *Peace*, et elle alla à terre, dans un petit canot avec une de ses suivantes, pour chercher une chèvre qu'elle offrit aux missionnaires. Cependant, elle avait très grand air, quand elle alla ensuite leur rendre visite, entourée de son équipage de solides rameurs, tenant à la main des pagaies dont le manche était recouvert d'airain. MM. Comber et Grenffell avaient déjà connu quelques-uns de ces Wabumas à Kintamo, où il s'en trouve presque toujours une petite colonie commerçante, qui y passe des mois entiers. Ces braves gens reconnurent les voyageurs et les saluèrent amicalement. Un de leurs traits caractéristiques est le grand nombre d'enfants à la mine éveillée qui circulent dans leurs villes et dans leurs campements. Pour ceux qui connaissent les habitudes de ces tribus,

la présence de ces enfants est une preuve de supériorité sociale et morale, en les comparant à leurs voisins, les Bayansis.

La ville de la reine Nga-Nkabi est une position très favorable pour une nouvelle station. Les Wabumas sont tout disposés à recevoir des Européens, dès que le nombre des missionnaires sera suffisant pour leur en envoyer. Le pays autour de la ville de Mushie est extrêmement pittoresque. Les maisons sont construites sur une petite élévation qui longe le bord de la rivière. Plus loin s'étend un terrain plat où les indigènes ont leurs cultures de cannes à sucre, de blé et de cassada. La population s'élève à 3,000 âmes environ, sans compter de nombreuses villes environnantes, qui reconnaissent la suzeraineté de la reine. Ils ont leur idiome spécial, mais ils comprennent le *kikke*, langue parlée aux environs de Stanley-Pool.

En quittant Mushie, les explorateurs remontèrent la rivière Kwango, qui se jette dans la rivière Kwa. Le Kwango est un cours d'eau large de 400 mètres. A une lieue en amont du confluent, les explorateurs remarquèrent que les maisons étaient rondes au lieu d'avoir la forme carrée universellement répandue jusque-là. Ceci prouvait qu'ils avaient atteint la frontière d'un pays nouveau. Les Portugais Capello et Ivens parlent des constructions rondes, et aussi de la coiffure en forme de chapeau adoptées par cette peuplade, qu'ils avaient rencontrée à 200 milles d'ici. Malheureusement, les missionnaires baptistes ne purent tirer aucune information des naturels, qui étaient trop peureux pour répondre à leurs saluts; ils couraient au bord de l'eau, la lance à la main, et se cachaient derrière les arbres, comme s'ils craignaient qu'on ne les attaquât. Capello et Ivens avaient remonté le Kwango pendant 60 lieues. Ils étaient arrivés dans un pays qu'ils décrivent comme « un immense désert où régnait un silence de mort ».

Après avoir redescendu le Kwa et rejoint le Congo, MM. Comber et Grenfell trouvèrent le steamer qui attendait sir Francis de Winton pour le ramener à Stanley-Pool.

Le lendemain, ils reprirent la navigation à la remonte du fleuve, laissant derrière eux toute une série de villes sur la rive gauche, tandis que la rive droite semble complètement déserte. Leur halte suivante fut à Chumbiri, dont le roi avait été, disait-on, tué par son propre fils, qui lui avait succédé. Celui-ci, pourtant, prétendait que son père avait seulement remonté le fleuve pour acheter de l'ivoire ! Il était très obséquieux et prenait le bras des voyageurs pendant qu'il leur montrait les rues étroites de sa ville, tout en les couvrant de la graisse et de la poudre rouge dont il s'était orné.

A une lieue et demie au-dessus de Chumbiri, les missionnaires découvrirent une colline de rochers semblable à celles qu'on trouve aux environs des cataractes, mais très remarquable au milieu des chaînes de montagnes de sable, aux sommets arrondis, qui dominent dans cette partie du pays. Ces collines ont de 100 à 250 pieds de haut et plongent souvent à pic dans la rivière, sur la rive droite, tandis que sur la rive gauche elles s'élèvent en pentes douces. Sur les promontoires formés par ces rochers, on a construit un grand nombre de villages, d'un aspect étrange, presque complètement entourés d'eau et inabordables. Les naturels, pour aller à la rivière, doivent descendre dans les baies étroites qui séparent ces escarpements.

Peu après Chumbiri, ils arrivèrent dans la partie large du Congo. Ici, leur marche fut entravée par des îles innombrables; le fleuve est si énorme, 3,000 à 4,000 mètres de largeur, que sans l'aide de la boussole et sans la direction du courant il serait impossible de poursuivre sa route; et dans ce dédale, formé de bancs de sables, de canaux et d'îlots, il faut avancer avec les plus grandes précautions.

Après une dizaine de lieues de cette navigation difficile, ils gagnèrent des eaux moins dangereuses. Les collines se rapprochaient du lit du fleuve, et ils passèrent près de plusieurs bourgades populeuses, habitées par les Bolobos, près de la station internationale de ce nom. Les villages de Bolobo et de Moië, formés de plusieurs hameaux s'étendant sur un espace de près d'une lieue de long, comptent à peu près 5,000 habi-

tants. Les différentes tribus de ces contrées obéissent à 80 souverains, dont Ibaka, chef des Bolobos, est le plus considéré, étant l'ami des blancs. Ces princes africains sont toujours en dispute. La cruauté, l'ivrognerie et l'immoralité qui règnent chez les Bolobos amènent des actes trop affreux pour qu'on ose les décrire.

Les missionnaires, accompagnés par le lieutenant Liebrecht, de la station internationale, visitèrent tous les villages de Bolobo et de Moïe. A Bolobo, c'était jour de grand gala : la femme d'un des chefs était morte dans les environs, et il fallait célébrer dignement cette solennité par quatre ou cinq jours et autant de nuits d'orgie. Ces gens boivent une horrible bière de canne à sucre et se livrent alors aux plaisirs les plus dévergondés. La fête se termine par le sacrifice de malheureux esclaves achetés exprès pour la circonstance ; on bat frénétiquement les tambours ; des rondes de femmes portant de grands colliers de cuivre pesant 12 ou 15 kilogrammes, dansent en frappant des mains en mesure ; tout le peuple les regarde. Cette fois, les misérables victimes étaient attachées dans un endroit qu'aucun des indigènes ne voulut divulguer. Elles attendent leur supplice dans une morne apathie, et on les tue à coups de flèche ou de couteau. Une autre tragédie cruelle se préparait encore. On devait fixer le prix de certaines denrées, et, pour rendre le contrat inviolable, les intéressés jetèrent dans un trou creusé en terre un malheureux esclave, après lui avoir brisé bras et jambes. Là, on le laissa mourir de faim et de soif, en défendant expressément que personne lui apportât à manger. Toutes les supplications des voyageurs en faveur de ces infortunés furent vaines. On voit peu d'enfants dans les villes des Babangis, et cela s'explique aisément par l'immoralité de ces peuplades. Les villes sont grandes, et la population se renouvelle principalement par l'achat des esclaves, à qui on fait, comme signe de leur sujétion, deux lignes tatouées d'une oreille à l'autre. Dans presque toutes ces contrées, les propriétaires d'esclaves mâles leur donnent des femmes ; mais il paraît que chez les Babangis, les chefs en ont un très grand nombre et qu'ils

permettent à leurs esclaves de les visiter à leur gré. Leurs favorites seules sont soustraites à cette promiscuité.

Les villages des Banunus qui occupent le district de Moïë sont très jolis. Les maisons, par groupes de quatre ou six, sont recouvertes d'un même toit, avec un intervalle d'un mètre entre chacune d'elles; elles sont ornées de crânes humains. On voit aussi beaucoup de crânes d'hippopotames rangés autour des troncs des grands arbres dans ces endroits. Il est probable qu'on les tue à coups de harpons, mais les Banunus sont si timides, qu'il n'y a moyen d'en tirer aucune information, d'autant plus qu'ils parlent un langage très peu répandu. Les missionnaires se décidèrent à fonder ici une nouvelle station à cause de la densité et des bonnes dispositions de la population.

De Bolobo, ils remontèrent le Congo vers le nord-est. La rive droite était si éloignée qu'ils la perdirent de vue pendant 45 lieues. La rive gauche, qu'ils longèrent entre Bolobo et Lukolela, a un aspect charmant. Les collines sont rocheuses et couvertes de bois épais, au milieu desquels on aperçoit de loin en loin de jolis villages. Le fleuve se divise en une quantité innombrable de branches peu profondes. Il y a une foule d'hippopotames dans ces parages.

L'équipage du *Peace* en tua plusieurs, que les naturels tirèrent à bord pour en faire des festins de roi. Ils en mangèrent un, eux-mêmes, et le trouvèrent tout à fait de leur goût. La graisse abondante qui en découlait servit aux besoins de la machine. Le troisième jour, en approchant de Lukolela, le courant devint beaucoup plus fort, et la rive gauche fut de nouveau visible. Le Congo a une largeur de 2,000 mètres au-dessus de Lukolela. Ici, ils eurent l'avantage d'avoir avec eux le lieutenant Liebrecht.

Lukolela est entourée d'une épaisse forêt, qui monte en pente douce, depuis le bord de l'eau jusqu'au sommet de petites collines d'une hauteur de trente à quarante mètres. Les arbres, d'essences précieuses, sont gigantesques, avec une écorce si dure qu'elle émousse la hache en un clin d'œil. Trois missionnaires ont été envoyés dans cet endroit,

munis de provisions pour trois mois, de haches et d'une grande scie, afin de faire une clairière dans la forêt et d'y bâtir une habitation provisoire.

Les villages de Lukolela sont plus petits, plus éparpillés et moins peuplés que ceux de Moïe, de Bolobo et des autres villes des Babangis, bien qu'ils soient habités par cette même tribu. Mais ici, les indigènes, gouvernés par trois chefs, sont d'une nature plus douce. Ils semblent ravis à l'idée d'avoir parmi eux des blancs consentant à les instruire.

Le *Peace* quitta Lukolela le 23 juillet, après avoir fait du bois pendant deux jours. A Ngombe, où il arriva dans la soirée, le fleuve se rétrécit quelque peu. En face de Ngombe, sur la rive gauche, se jette un affluent considérable, l'Albangi. Sa couleur argileuse contraste étrangement avec la teinte brun foncé du Congo. Les eaux des deux rivières continuent à couler côte à côte, pendant longtemps, sans se mêler. Le même phénomène se produit plus haut à la jonction du Lulango, qui est noir comme de l'encre. Il y a une station internationale à Ngombe; le promontoire du même nom, haut de vingt mètres, est formé de roches ferrugineuses. Les habitants semblent très bienveillants.

A quelques lieues plus haut, MM. Comber et Grenfell arrivèrent à une série de grands et beaux villages, Bathunu, Boshende et Ilebu. Le pays qu'ils traversèrent alors leur sembla le plus peuplé de toutes les parties du Congo qu'ils avaient vues jusque-là. La foule était énorme, des rassemblements de 400 à 500 individus se formaient partout. Les villages de cette contrée s'étendent au loin vers l'intérieur, tandis que les belles terres arables des rives du fleuve paraissent relativement désertes.

Les chefs, comme en général tous les Africains un peu haut placés, étaient très désireux de sceller leur amitié avec les missionnaires en devenant leurs « frères de sang ». Cette cérémonie consiste à boire un peu du sang de son ami, mélangé avec quelques gouttes du sien, et à faire une marque sur son fusil comme souvenir de la liaison.

Les peuplades des environs d'Ilebu, ainsi que celles de

Boshende, Bathunu et toutes celles qui habitent les bords de la rivière Mantumba et la bourgade du même nom, sont considérées comme un peuple distinct, dont l'origine est inconnue. Ce sont probablement des immigrants, comme les Babangis.

Le cours du Congo amena les voyageurs directement sous l'équateur; ils traversèrent alors les *villes équatoriales* de Bojungi, Mbongo, dont les habitants semblent très belliqueux, Inganda où les missionnaires de la *Mission intérieure de Livingstone* comptent s'établir, et Bwangata. C'est ici que Stanley a créé la station d'Equatorville, non loin de l'affluent appelé Ruki. Dans ces contrées, la population est fort clairsemée et les villages sont mal bâtis. Les habitants des bords de la grande et belle rivière Ruki — jusqu'ici connue sous le nom de Ikelemba et large de 900 mètres, qui se jette dans le Congo, sur la rive gauche — sont très primitifs. Ils se servent encore d'arcs, de flèches, de boucliers, de lances et de couteaux qu'ils portent constamment sur eux. La plupart d'entre eux sont affublés de coiffures hideuses, faites de peaux de singe, la tête de l'animal venant sur le devant et la queue pendant par derrière. Malgré leur aspect sauvage, ils ne paraissent pas méchants. Cependant le lieutenant Van Gele, d'Equatorville, rapporte qu'ils ont des coutumes très féroces. Certains condamnés sont poursuivis comme des bêtes sauvages et tués à coups de flèche; les naturels s'amuse beaucoup de cette chasse à l'homme. Les victimes offertes en sacrifice ont la tête attachée à un arbrisseau plié jusqu'à terre; on la leur coupe net avec une espèce de faucille, et l'arbuste, en se relevant, la lance très haut en l'air. Les Babangis sacrifient un grand nombre de ces malheureux lors de la mort d'un chef. Par contre, MM. Comber et Grenfell décrivent une jolie scène mimique représentée par des enfants, qui dura plusieurs heures. Ils commencèrent par danser, puis vint une espèce de drame dans le genre grec. Quatre hommes portaient un lit de bambou, comme ceux des indigènes, dans lequel se trouvait couchée une jolie jeune fille à l'air mélancolique, recouverte d'un drap rouge. Une femme psalmodiait une complainte, tandis que le chœur, composé

de six petites filles de huit à douze ans, marchait autour du lit, figurant une bière, et chantait le refrain se terminant par *ka-na-ka* : « il n'est pas mort ». Le charme sembla agir : la jeune fille fit un mouvement et deux hommes vinrent la relever et la mirent debout sur ses pieds.

Équatorville, située directement sous l'équateur, est la mieux bâtie et la mieux entretenue de toutes les stations internationales. Elle fait grand honneur à son chef, M. Van Gele, qui reçut les voyageurs avec beaucoup de bienveillance.

Entre Équatorville et Lulanga, près de la rivière noire de Lulanga, large de 200 mètres, dont nous avons parlé plus haut, s'étend un espace de dix-sept lieues non habité; la rive droite, toujours très éloignée, est cachée par une succession d'îles à fleur d'eau, couvertes d'arbres d'une monotonie fatigante. Stanley aimait cependant beaucoup ces îles, lors de son premier voyage, car elles lui offraient un asile contre les cannibales qui le poursuivaient. L'air est rempli de taons pendant le jour, et pendant la nuit de moustiques, dont les piqûres font des ampoules terribles sur les mains et le visage des blancs. Les berges n'ont que deux à trois mètres d'élévation, et comme il n'y a pas du tout d'herbe dans ces parages, on ne rencontre pas d'hippopotames. Une plante grimpante, le palmier calamus, dont les branches sont très épineuses, couvre presque complètement les bords, et les missionnaires devaient se frayer un passage avec la hache pour arriver à terre, afin d'y faire du bois. Sur plusieurs des arbres qu'ils abattirent, ils trouvèrent la gomme copal du commerce suintant du tronc ou déjà solidifiée. Pendant leur précédent voyage, en juillet 1883, ils avaient vu beaucoup de caféiers sauvages. Mais cette fois, ils n'en virent aucun, et le terrain, très marécageux, semblait peu propice pour y construire une station.

A Lulanga, les voyageurs rencontrèrent pour la première fois les Bangalas, peuplade la plus bruyante, violente et agressive de toutes. Un de leurs hommes, Mangaba, originaire de Lukolela, leur fut très utile dans cette occasion. Il se disait apparenté avec presque tous ceux qu'il rencontrait. Il

présenta de prétendues femmes dans presque chaque localité que le *Peace* traversait; chaque chef était soi-disant son père et il montra au moins trois mères; si bien qu'il était tout au moins difficile de savoir la vérité sur sa famille.

Lulanga est aussi peuplée qu'Ilebu. Les bourgs sont bâtis sur le sommet d'une colline d'une vingtaine de mètres de hauteur, formée d'amas de minerai de fer, qu'on retrouve jusque sur le rivage. Les naturels sont évidemment très sauvages. Ils s'approchèrent en grand nombre du *Peace*, dans d'excellents canots, prirent pour ainsi dire possession du steamer, et on eut toute la peine du monde à s'en débarasser. Une fois même, les explorateurs furent très effrayés en entendant battre une espèce de *gong* qui semblait un signal d'alarme. Le moindre manque de tact de la part de l'équipage eût pu amener les plus graves résultats. De Lulanga à Liboko, la dernière ville des Bangalas, il y a vingt-sept lieues. Arrivés à quatre lieues au-dessus de Liboko, les voyageurs longèrent la rive droite et passèrent près de trois villages des Lukolelas. Le long de la berge on voit des échelles doubles qui servent de débarcadères. Deux lieues et demie au-dessus de Liboko, se trouve le village de Mata Mayiki, très peuplé, où l'Association internationale a construit une belle habitation. Le chef de la station, le lieutenant Coquilhat, semble diriger les naturels avec beaucoup d'habileté. C'est là que Stanley livra, en 1877, une grande bataille qui dura cinq heures, contre trente-six canots. Les indigènes, croyant avoir affaire à des ennemis, voulurent attaquer les voyageurs, mais, grâce aux efforts bienveillants du lieutenant Coquilhat, ils restèrent calmes. Liboko est le mieux bâti des villages des Bangalas. Bien qu'ils aient la réputation d'être de bons commerçants, ils semblent assez misérables. Pour tout vêtement, les femmes portent de jolies ceintures, formées de longues franges de couleurs, et les hommes, des vêtements d'écorces d'arbres. Ils sont tous tatoués.

La station de Mata Mayiki fut le point extrême qu'atteignirent MM. Comber et Grenfell. Ils redescendirent ensuite le Congo pour retourner à Arthington, une des stations de la

Mission baptiste. Ils expriment beaucoup de confiance dans l'avenir de leur œuvre d'évangélisation.

Voici maintenant le résumé d'une communication faite récemment par M. Stanley à un reporter du *Standard*, à qui il avait accordé une entrevue :

L'État neutre du Congo a une superficie d'environ 1,500,000 kilomètres carrés, ou quatre fois et demie la grandeur de la France, et les deux tiers de cette vaste région sont d'une fertilité incomparable. Sur cette surface, 11,132 kilomètres carrés sont occupés moitié par des lacs et moitié par des rivières navigables.

Le Congo, pendant un cours de 6,665 kilomètres, n'offre d'autres obstacles à la navigation que les chutes de Lubilash et de Stanley ; pour arriver au Stanley-Pool, on a proposé de construire un chemin de fer de 245 kilomètres de longueur, reliant, d'une part, Vivi à Isanghila, distantes de 85 kilomètres, et, d'autre part, Manyanga à Léopoldville, éloignées l'une de l'autre de 160 kilomètres environ. Cette entreprise est l'œuvre la plus importante dont l'Association africaine ait à s'occuper actuellement. Des ingénieurs, ayant déjà étudié le parcours de la ligne projetée, doivent partir vers le mois de mai 1885, et on compte commencer les travaux dès leur arrivée.

M. Stanley estime que la ligne coûterait à peu près 75,000 francs par mille anglais, de sorte qu'un capital de 12 millions, en chiffres ronds, suffirait, et il croit que ce chemin de fer rapporterait 20 p. c. aux actionnaires, dès la première année.

Même, en admettant que cette estimation soit trop optimiste, il est convaincu que l'Association serait disposée à garantir un intérêt de 5 p. c. Quand la ligne sera exploitée, elle ouvrira à la civilisation une vaste région peuplée d'environ 30 millions d'habitants, d'après les calculs les moins élevés.

Aucun projet définitif n'a encore été adopté quant au gouvernement de ce vaste État ; mais on sait que le roi Léopold II et ses conseillers sont occupés à élaborer un projet d'organisation.

Stanley sera-t-il nommé gouverneur général du nouvel empire? Rien n'est décidé à cet égard; car il n'est pas même certain qu'il retourne en Afrique, quand son congé sera expiré, au mois de juin prochain. Il a porté jusqu'ici le titre de chef de l'expédition et c'est sur sa demande que le roi des Belges lui avait adjoint le général Gordon, pour administrer soit le haut, soit le bas Congo, selon ce qui aurait été décidé entre eux. Avant d'être envoyé à Khartoum par le gouvernement britannique, Gordon avait déjà expédié au Congo 35 caisses contenant des provisions, que Stanley reçut peu de temps après le moment où il espérait voir arriver leur propriétaire. C'est au colonel de Winton, nommé par le Roi pour remplacer Gordon, qu'est confiée maintenant l'administration du bas Congo.

Stanley parle avec enthousiasme de l'avenir commercial de l'État neutre. En prenant pour base les résultats obtenus par le chemin de fer de Gambia à Saint-Paul de Loanda, également sur la côte occidentale de l'Afrique, il fait remarquer que des factoreries ont été établies dans tous les endroits propices au commerce le long de cette ligne. Le montant annuel des échanges s'élève déjà à des sommes énormes. Il est évident que l'intérieur du nouvel État offrira un champ d'activité infiniment plus vaste. Car de chaque côté des 6,665 kilomètres du Congo navigable, s'étendent des contrées d'une fertilité inouïe.

Parmi les articles du commerce indigène, nous citerons seulement: L'huile de palme, le caoutchouc, les gommés, le café, le cuivre (déjà fondu par les natifs), l'ivoire, le camwood et l'orchella (également utiles pour la teinture), les fibres de palmiers et les pelleteries. Il y a en outre des forêts immenses de bois d'ébène, d'acajou, de *lignum vitae*, de teck, etc.

Tous les légumes européens, ainsi que le blé et le riz, croissent admirablement dans ce pays et on y trouve le cotonnier et la canne à sucre à l'état sauvage, dans plusieurs districts. Actuellement, les difficultés de transport sont un obstacle insurmontable pour le commerce.

La voie ferrée que Stanley espère voir terminée d'ici à deux

ou trois ans, changerait complètement la situation en permettant d'amener ces richesses jusqu'à l'Océan.

Au commencement, les nègres étaient très méfiants et il était presque impossible de les faire travailler. Maintenant, c'est tout le contraire : comme ils ont vu que leurs services leur étaient bien payés, ils viennent même de très loin pour trouver de l'ouvrage, comme porteurs, entre Vivi et Stanley-Pool, distants de 390 kilomètres. Chaque mois, il en arrivait par centaines, longtemps avant le départ de Stanley. Ils descendaient en grand nombre les affluents du Congo dans des canots chargés d'ivoire; il y eut même une fois 2,000 défenses d'éléphants réunies sur le marché de Stanley-Pool. La production d'ivoire ira naturellement en diminuant, car les éléphants sont détruits beaucoup plus rapidement qu'ils ne se reproduisent; cependant Stanley pense que cette source de revenu ne sera pas épuisée d'ici à longtemps. Il fait observer que les Zanzibarites ont chassé l'éléphant avec acharnement jusqu'au lac Tanganyika, depuis 1825, et pourtant l'approvisionnement ne semble pas encore diminuer sensiblement. La plus grande partie de l'État libre est un pays vierge; les éléphants, les lions, les hippopotames, les buffles, les crocodiles, les antilopes, les daims, les lynx, etc., qui y abondent feraient de cette belle contrée le paradis des *sportsmen*.

Les produits européens, tels que les cotonnades, les couvertures, les faïences communes, la quincaillerie, les fusils, la poudre, la verroterie et bien d'autres encore, trouveraient un débouché facile dans le nouvel État. L'expédition internationale, à elle seule, troque annuellement plus de 2,730,000 mètres de coton, tandis qu'au comptoir hollandais de Banana, le débit moyen mensuel atteint le chiffre énorme de 3,640,000 mètres. Ce commerce augmente, bien qu'à peine un quart de la population y contribue. De plus, à mesure que ces tribus sauvages se civiliseront, leurs besoins se multiplieront.

Stanley propose d'imposer légèrement les marchandises exportées pour subvenir aux frais de l'administration, mais il est partisan du libre échange à l'intérieur du pays.

Certes, on sera porté à croire que Stanley s'exagère les richesses du continent qu'il a révélé au monde et dont il est, pour ainsi dire, le Christophe Colomb; mais, quoi qu'il en soit, il ne peut faire doute pour personne que ce vaste territoire ne soit fait pour produire, en quantités presque illimitées, des choses utiles à l'homme et qu'on ne puisse habituer ses habitants, déjà artisans, cultivateurs et commerçants, à se livrer au travail, sous la direction des blancs. Mais, ainsi que le reconnaît Stanley lui-même, tant qu'on n'aura pas relié le Stanley-Pool à Vivi par un chemin de fer, tous les produits de l'intérieur seront comme n'existant pas, car il sera trop coûteux de les amener à la côte.

D'après les chiffres que je dois à l'obligeance de M. Bentley de la *Baptist Mission*, le transport du steamer *Peace*, pesant, avec les accessoires, une quarantaine de tonnes, a coûté, de Vivi au Stanley-Pool, 760 livres sterling ou environ 475 francs la tonne.

On paye ordinairement pour une charge d'homme, soit 65 livres, l'équivalent de 15 shillings ou 23 shillings par 100 livres, soit environ 640 francs, par tonne, du Pool à Vivi. Aucune marchandise, sauf l'ivoire ou l'esclave qui se transporte lui-même, ne peut supporter un fret semblable, surtout en présence de la baisse actuelle des prix.

L'estimation que fait Stanley du coût du chemin de fer paraît complètement insuffisante. Il est impossible de faire uneligne, même à l'écartement d'un mètre, pour 75,000 francs le mille anglais; c'est à peine si cela suffirait pour un kilomètre. La ligne de Bafoulabé au Sénégal a coûté 102,000 francs par kilomètre¹. A ce taux, les 390 kilomètres de Vivi au Pool exigeraient environ 39 millions de francs. Stanley propose, il est vrai, de recourir à la navigation, sur le fleuve, d'Isanghila à Manyanga, ce qui ferait une économie de 145 kilomètres et de 15 millions. Mais, d'après les récits des missionnaires

¹ La ligne de Dakar à Saint-Louis, également au Sénégal, a été construite par la Société des Batignolles, moyennant une garantie par l'État d'un revenu net annuel de 1,154 francs par kilomètre, indépendamment d'une avance de 12,680,000 francs pour les 260 kilomètres.

anglais et de nos explorateurs (voir le *Mouvement géographique*), les bateaux ont à vaincre tant de difficultés sur cette section du Congo, qu'on ne peut guère, semble-t-il, la considérer comme navigable *commerciallement*. En outre, la ligne ne devrait-elle pas être construite sur les plateaux, afin d'éviter les nombreux travaux d'art que nécessiterait le tracé longeant la rivière? En tout cas, on me permettra de répéter de nouveau ce que j'écrivais ici, il y a trois ans déjà, et cette fois, en invoquant l'opinion si énergiquement exprimée par Stanley. Le premier soin de l'administration du nouvel État doit être de relier le haut et le bas Congo par une voie ferrée, car c'est à cette condition seulement que les richesses du continent intérieur deviendront accessibles et qu'il pourra offrir un débouché important à notre commerce et à notre industrie.

Toutefois, en attendant que ce grand travail soit terminé, on pourrait probablement commencer la colonisation et les cultures dans cette partie de l'Etat neutre qui s'étend depuis l'Océan jusqu'à Vivi, le long des bouches du fleuve, et qui est déjà aussi étendue que toute la Belgique.

ÉMILE DE LAVELEYE.

